

## « Elégie »

*Guillevic*

Que me direz-vous donc du néant si ce n'est,  
Me parlant du réel sous mes yeux, qu'il le nie ?  
Me l'avez-vous montré qui s'efface ou qui naît ?  
Vous ne faites sur lui que des cérémonies.  
O camélias posés sur le lit infini  
De mon père cadavre avant la mise en bière.  
D'autres fois, ce soir-là que le jour impuni  
S'en allant, me laissant un besoin de prière,  
Comme je caressais d'une main qui tremblait  
Le cou tremblant plus fort qu'un agneau sous sa laine,  
Quand je ne voulais pas de l'ombre qui coulait  
Pour être autour de nous bientôt de la nuit pleine,  
Mais de quoi ? Je rêvais pour la nuit d'un azur  
Plus épais que le ciel du jour, un bleu, mais tendre  
Où je pourrais aller prendre dans le futur,  
Quand le noir qui venait n'avait rien à me tendre.  
D'autres fois, lassitude ou folie et souffrant  
Des pointes des rameaux et du vent sur les joues,  
Ne voyant alentour qu'un dieu qui met en joue,  
Souffrant sous lui de ce qu'on fait ou qu'on apprend.  
D'autres fois, tellement d'autres fois – la lumière  
Pleurant devant l'iris au sommet de ses jours,  
Les choses qui n'ont plus de place coutumière,  
Qui se défont du poids et quittent leurs contours,  
Des bêtes qu'on croyait connaître, pas mauvaises,  
Qui s'en viennent montrer des yeux d'un autre temps,  
Ou peut-être abondant de nouvelles genèses  
Et devant essayer leurs espèces de dents.  
Des insectes craquant sous le poids de leur masse,  
Agités de sursauts et de balbutiements,  
Nébuleuse de corps envahissant l'espace  
Et le laissant plus vide au bord d'un hurlement,  
Le soleil qui ne fait qu'élargir la vacance

Sur la plaine d'argile et sur les sentiers blancs ;  
Il y a là, dans l'air, dessous, quelque balance  
Qui pèse tout cela si ce n'est son semblant.  
D'autres fois, la rivière a mangé ciel et terre,  
En somme, il n'y a plus que se laisser rouler.  
Est-ce qu'on peut vivre quand vivre est sans colère,  
Quand on ne trouve rien à saisir, à violer ?  
Tu es morte, pourtant, c'était plus tôt peut-être.  
On dit que j'ai vécu. J'ai vécu près de toi.  
Violettes, vos printemps, la fraîcheur sous les hêtres,  
Dans ton regard le monde avait alors sa loi.  
Ah ! je sais ce que c'est que la terre amicale  
Et te toucher la main me donnait à régner  
Sur un temps sans limite où les jours s'intercalent  
Pour regarder nos jours et les accompagner.  
L'eau ne peut plus couler pareille de la source,  
Les roses sur ta tombe ont beau parfois fleurir,  
Le vent vivant de toi me parler de ses courses,  
C'est un autre univers que je dois parcourir.  
L'autre, le tien, il est derrière des fenêtres  
Comme s'il me narguait de sa toute beauté,  
Ou comme s'il voulait dire qu'on peut renaître,  
Que je peux te rejoindre et qu'il faut me hâter.  
Pourvu qu'il n'y ait plus de miracle, jamais.  
Que d'autres croient à la promesse et qu'ils s'y vautrent,  
Je ne la verrai plus, celle qu'on me promet.  
Je ne la verrai plus qu'en moi, mais je la porte,  
Elle est ce monde tel qu'il est, que je le fais.  
On vit autour de moi, je vis, tu n'es pas morte,  
Je regarde avec toi, je te parle, je vais  
Avec toi dans le jour, avec toi dans mes songes,  
Je n'aurais pas grandi sans toi ce que je suis.  
Affecté de néant, je dure et te prolonge,  
Je ne sais pas lequel conduit l'autre ou le suit.  
A travers moi comme il circule dans les fleurs,  
Nous sommes quelques-uns au milieu de la foule,  
Quand je ris vous riez et mes pleurs sont vos pleurs.  
Sur mon cou dégagé le vent marque son rite,  
Je marche lentement comme on fait ce qu'il faut,

Mais plus je vais et plus je dois avancer vite.  
Un autre condamné rêvant son échafaud.  
Coupable mais de quoi, violemment coupable,  
Car il est vrai que la violence n'a manqué,  
Coupable de vous tous, mes morts inépuisables,  
Coupable de vouloir parfois vous révoquer ?  
On ne peut pas pourtant ne vivre qu'en mémoire  
Et ne faire avec vous qu'amasser du passé.  
Je vous aurais trahi si je m'étais lassé  
En notre nom commun de vouloir la victoire  
Sur ce néant qui fut l'embouchure pour vous  
Sur celui qui rumine en moi mais que je change,  
De maître qui voudrait me forcer à genoux  
En intime ennemi sur lequel je vous venge,  
Qui me pousse à le vaincre en moi, mais au-dehors  
Aussi, jour après jour. « Nous sommes peu de chose »,  
Disent beaucoup les gens quand un des leurs est mort  
Et leurs yeux s'ouvrent grand sur la vague des causes.  
Ah ! oui, bien peu de chose attaqué par le rien  
Dont la mort, après tout, n'est qu'une des ruées,  
Celle qui nous abat sous le mur mitoyen  
Dans lequel il a fait d'innombrables trouées.  
Je n'accepterai pas que cela reste ainsi,  
J'ai trop souffert du rien et trop du peu de chose  
Pour ne pas m'acharner à nous fonder ici  
L'empire de raison que nos rêves proposent.  
Nous n'avons à lever pour cela d'interdits  
Que ceux qui sont en nous pareils aux vols d'insectes,  
Lâchés comme par vous pour barrer nos midis  
Quand nous ne savons plus quels actes vous respectent.  
Ils viennent de vos peurs, de la croyance aux dieux,  
O morts qui trembliez qu'à vouloir troubler l'ordre  
Un énorme appareil se déclenche des cieux  
Pour agripper la terre et la mordre et la tordre.  
Nous avons à chasser ces insectes vieillots  
Complices du néant rongant nos courtes heures,  
Non pas fuir dans la nuit devenir ses caillots  
Et peser davantage et gras sur les demeures.  
Il n'y a pas de fond de la nuit à toucher,

Pas d'échelle de feu menant vers d'autres mondes,  
Pas de porte s'ouvrant en elle ou de nocher  
Pour me conduire aux lieux où ton corps vagabonde.  
Ici, le monde est vrai, sacré d'être réel,  
Ici je te mérite et je te sais fidèle  
En menant avec lui le durable duel  
Où dans mon corps à corps l'un l'autre se modèlent.  
Moi, certes, mais pas seul. Qu'est-ce que je pourrais ?  
A plus nombreux que moi je ne fais que me joindre,  
Tous ont besoin de moi pour qu'on frappe d'arrêt  
Cette espèce de creux qui vient trop nous étreindre  
Et contenter sur nous ses désirs de géant,  
Ce qui fait les amants trembler sous l'évidence,  
Ce qui n'a d'autre nom que la plaque : néant,  
Et sur nos carrefours cette plaque est immense.  
Notre destin n'est pas tracé par les ramiers,  
Il n'est pas consigné dans les yeux des corneilles,  
Ni dans ceux des hiboux, des chevreaux, des limiers :  
Ils ont le même fond de lenteur et d'eau vieille.  
En eux nous ne lirons que les lieux de départ  
Et nous garderons d'eux la patiente impatience  
Qui nous met en question quand ils ont des regards  
Comme s'ils comprenaient que nous avons la science.  
Tu ne peux pas rêver pouvoir avec les mots  
Enchanter l'alentour et lui confier l'ouvrage.  
Tous, ensemble avec toi qui souffres dans leurs maux,  
Vous devez travailler, courage dans courage.  
Toi, poète, tu sais quel travail est ton lot.  
Ce n'est plus toi qui dis l'origine et les causes ;  
Tu laisses les savants scruter par les hublots  
Pour établir les lois du pouvoir sur les choses.  
Tu restes celui-là qui chante le devoir  
D'être homme toujours plus au bord de la rechute,  
Tu guettes le néant, tu donnes à prévoir  
Pour que l'homme toujours continue et débute.

*Mars 1958*

*Les Lettres françaises*, 741 (2 octobre 1958) : 1, 6.